

Les portes du couvent

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bouchard, Marjolaine, 1958- , auteur
Les portes du couvent / Marjolaine Bouchard
Sommaire : tome 3. Fleur de cendres
ISBN 978-2-89585-828-7 (vol. 3)
I. Bouchard, Marjolaine, 1958- . Fleur de cendres. II. Titre.
PS8553.O774P67 2017 C843'.54 C2016-942519-3
PS9553.O774P67 2017

© 2018 Les Éditeurs réunis
Illustration de la couverture : Annie Boulanger

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada
Dépôt légal : 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Marjolaine Bouchard

Les portes du couvent



Fleur de cendres



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure

Romans

Les portes du couvent

1. *Tête brûlée*, Les Éditeurs réunis, 2017
2. *Amours empaillées*, Les Éditeurs réunis, 2017

Madame de Lorimier : un fantôme et son ombre, Les Éditeurs réunis, 2015

Lili St-Cyr : la fleur des effeuilleuses, Les Éditeurs réunis, 2014

Le géant Beaupré, Les Éditeurs réunis, 2012

Alexis le Trotteur ou les trois mourures du cheval du Nord, Les Éditeurs réunis, 2011

L'échappée des petites maisons, Les éditions de La Grenouillère, 2011

Romans pour la jeunesse

Autant en emporte le vent, illustrations d'Émilie Jean, Carrefour Communication, 2012

Le jeu de la mouche et du hasard, Hurtubise, 2007

Trilogie des Chimères

1. *Entre l'arbre et le roc*, Les éditions JCL, 1998
2. *Délire virtuel*, Les éditions JCL, 1998
3. *Circée l'enchanteresse*, Les éditions JCL, 2000

Le cheval du Nord, Les éditions JCL, 1999

La marquise de poussière, Les éditions JCL, 1999

À mon frère.

1

Le 7 juillet 1950

— Où va-t-on, mademoiselle ? demande le chauffeur à Irène.

— À la ferme des sœurs, rang Saint-Joseph, lui répond-elle d'un ton qu'elle veut assuré.

Dix heures. Le taxi descend la pente et laisse, derrière lui, l'énorme édifice de la congrégation de Notre-Dame du Bon-Conseil, qui rapetisse à mesure qu'il s'en éloigne : la maison rouge reliée par sa passerelle à la maison mère, la maison blanche, l'école d'application, l'école ménagère, l'école normale, l'infirmerie, la salle de reliure, la salle de réunion, le parloir, les réfectoires, la bibliothèque, la chapelle... Les nombreuses ailes se replient sur les portes et fenêtres et disparaissent derrière les bosquets.

L'âme inquiète et trépidante, Irène chemine encore sur des épines. On ne fait pas le mal sans le vouloir. *Tout est dans le consentement*, se répète-t-elle. Tant que la volonté reste inexpugnable, on ne doit pas se troubler des agitations de sentiment. Elle se rappelle les propos et les conseils de sœur Saint-Léandre, qui citait saint François de Sales : si un chien dans la rue aboie sur nos talons, on ne doit pas s'alarmer ni se retourner, mais l'ignorer ; quand il se fatiguera de lui-même, il se taira. Inutile de tenter, du geste ou de la voix, de l'effrayer ou de le faire fuir : il jappera de plus belle. Aller droit son chemin. Faire comme s'il n'était pas là. Aller en douce. Tout, bientôt, rentrera dans l'ordre.

À l'intérieur du couvent, les chiens peuvent toujours aboyer. Elle ne les entendra plus.

En attendant de recevoir des nouvelles de ses parents et de pouvoir partir les rejoindre aux États, Irène s'est donné deux missions : d'un côté, régler une quête entreprise depuis un an ; de l'autre, dénouer ce qu'une terrible rumeur a engendré.

La voiture roule sur la route, le long des eaux vives de la grande rivière que cachent, au début, les nombreux réservoirs de mazout érigés sur les berges. La sirène d'un bateau retentit, puis celle d'un train qui arrive.

Le chauffeur a baissé la vitre. Le soleil plombe et, déjà, il règne une chaleur de chaudron à l'intérieur du véhicule. Une odeur de pétrole envahit l'habitacle, que le conducteur chasse en s'allumant une cigarette. Irène aime bien le parfum du tabac grésillant ; son père fumait souvent en conduisant, lors de leurs pérégrinations sur les chemins de la province, à l'époque où sa famille sillonnait les différents comtés pour y présenter des spectacles de variétés. Le visage d'Edgar lui revient, son grand corps fort et souple. Lui, il ne fumait pas. Ses prouesses exigeaient forme et santé.

La chaleur l'oblige à retirer son fichu. Le vent soulève ses cheveux, une sensation presque oubliée, une douce impression de liberté. Elle tourne la manivelle pour, elle aussi, baisser la vitre. Elle tend une main dehors pour sentir la pression de l'air lui caresser les doigts. Maintenant délivrée du serre-tête, elle entend, amplifiée et pure, la musique du vent et perçoit, plus éclatant, le soleil. De doux souvenirs émergent, ceux de son ancienne vie : Edgar, Maurice... ses amours empaillées, bien chastes et bien courtes, d'ardents feux d'artifice que les événements avaient dispersés en fumerolles chancelantes.

— Fait-y assez chaud à vot' goût !

— Oui, bien sûr, répond-elle évasivement.

— J'espère qu'à la ferme des sœurs, l'eau manque pas dans les réservoirs, sinon les salades pis les fèves vont sécher sur place.

Le chauffeur l'observe à tout moment dans le rétroviseur, à travers la fumée de sa cigarette. Irène tourne la tête et son regard rencontre le sien, plutôt pétillant, dans le miroir.

— Il y a, dans les potagers, des bras qui veillent au grain. Le nouvel homme engagé doit se donner corps et âme pour que tout survive.

— Votre visage me dit quelque chose, vous. Je vous ai déjà vue, mais vous portiez le voile, me semble.

Elle aussi se souvient de lui, il l'avait déposée au couvent, un soir, en octobre dernier. Le fameux soir du feu.

— Vous avez raison, se contente-t-elle de répondre.

— Changer d'idée, ça arrive à tout le monde. Y a juste les fous qui...

Bonté divine ! Ne pourrait-il pas aborder un autre sujet ? Pour l'amour du ciel, qu'il se borne à parler du temps qu'il fait et de culture potagère ! Ou qu'il se taise. Elle ne souhaite qu'une chose : regarder défiler le paysage en se replongeant dans des réflexions oiseuses. Le trajet qui la mène à destination prend à peine une dizaine de minutes et elle a l'impression qu'il durera une éternité. *Voyons*, se reprend-elle ; derrière les yeux vifs de ce monsieur se tapit une bonne âme. Il cherche tout simplement à établir un contact, à faire preuve de bienveillance et d'humanité, à converser pour rendre la course plus agréable. *Calme-toi, Irène, desserre les dents.*

— Oui, vous avez raison : les fous n'en changent pas souvent.

Elle veut se refermer ; il continue.

— J'ai un oncle qui était abbé, du côté de mon père, pis qui est tombé amoureux d'une belle jeunesse. Il a défroqué et a marié c'te charmante femme. Ça doit faire cinq, six ans. Un petit couple ben heureux, je vous jure. Ils ont cinq enfants, astheure. Y est ben content de son sort. Un bon père, j'vous en passe un papier. Faut dire que la petite, elle en avait une jolie paire, sous vot' respect. Mes cousins pis moi, on aimait ben ça reluquer c'te belle créature dans les veillées des Fêtes.

Il lui raconte, en ajoutant détails et anecdotes, les fréquentations et les épousailles.

— Je parie que c'est ça qui vous est arrivé. Il doit y avoir un amoureux dans le décor. C'est ça, hein ? Une belle fille comme vous ! Ce serait de la gaspille d'envoyer ça chez les bonnes sœurs.

Dans le miroir, le chauffeur balaie rapidement du regard son visage et son buste. Elle croise les bras sur sa poitrine et lui lance de gros yeux. Voilà, c'est parti : il raconte n'importe quoi pour se rendre intéressant. Quel mal élevé ! Non, finalement, il n'a pas si bonne âme, après tout. Il semble rempli de préjugés, tient des propos vulgaires, irrespectueux, et se montre trop indiscret. Elle va lui clouer le bec.

— Non. Vous avez tout faux. Je suis partie parce qu'on croyait que j'aimais trop les femmes.

Il sursaute un peu, lève les sourcils et se tait pour le reste du trajet. Peu importe ce qu'il pensera d'elle à présent, il ne l'importunera plus. Sans l'interroger, il la dépose à la ferme, marmonne le prix de la course. Plus question de payer en indulgences lorsqu'on a retiré le voile. Elle règle aussitôt la note. Il ne l'aide pas à sortir sa valise du coffre, qu'elle empoigne d'un bras ferme pour s'éloigner au plus vite.

Après quelques pas, elle s'arrête pour contempler le paysage. Devant elle, vers le sud, jusqu'à l'horizon bleuté des montagnes s'étend la plaine verte parsemée de petits bosquets dansant sur les vallons et autour des quelques tas de pierres. Dans les creux sombres, des îlots de feuillus et d'épinettes accueillent les écureuils et les fauvettes. De loin en loin, un quadrillage de clôtures sépare les pâturages, les champs de mil, de trèfle et d'avoine et les jachères de l'an dernier, couvertes de marguerites et de verges d'or. Vers le nord, de l'autre côté de la route, la pente descend doucement jusqu'à la rivière. Par-delà, sur l'autre rive, s'élèvent des collines vert mélèze et, encore plus loin, des monts bleu outremer, où voguent l'évasion et le rêve.

Irène reprend la marche sur le chemin de ferme bordé d'aulnes. Malgré le vide devant lequel elle se trouve à ce tournant de sa vie, malgré le brouillard de son avenir, soudain, elle est prise d'un grand rire : elle revoit l'expression du chauffeur de taxi après sa réplique qui instillait le doute à propos de son orientation sexuelle, elle s'esclaffe en franchissant les marches du perron de la maison d'été.

Personne ne répond aux petits coups frappés à la porte moustiquaire qu'elle pousse, finalement.

— Il y a quelqu'un ?

Silence. Dans la cuisine vide, la vaisselle du déjeuner traîne sur le comptoir. M. Gaudreault et les hommes engagés pour l'été travaillent sûrement aux champs, à cette heure-ci. Juin a connu bien des orages, mais au moins la canicule des derniers jours leur permettra d'entasser du beau foin sec. Elle dépose sa valise et son sac à main dans le portique et s'en retourne dehors. Près de la grange, l'odeur ne trompe pas : le parfum vert, humide et tendre des fenaisons, mêlé à celui plus sucré du trèfle, se répand dans l'air chaud. La barrière menant aux prés cultivés est entrouverte. À l'horizon,

elle aperçoit le tracteur et quelque machinerie – faucheuse ou andaineuse ; à cette distance, elle ne distingue pas bien, d'autant que la plaine ondoie sous les rayons, comme une mer chaude. Elle franchit la clôture de broche et s'apprête à marcher jusque-là d'un bon pas – près d'un demi-mille, lui semble-t-il –, mais bientôt elle se sent étourdie et se ravise. Elle n'a presque rien mangé depuis la veille et la soif lui étreint subitement la gorge.

Elle rebrousse chemin, traverse la cour parmi quelques poules qui grattent et picorent les gravillons, et se dirige vers le poulailler où elle entend le pépiement des centaines de poussins qui s'égaient : c'est sûrement l'heure du nourrissage.

En effet, à l'intérieur, sœur Marie-Paule, bien ronde, les jupes un peu relevées sous son tablier rayé, distribue la moulée dans les godets où se précipitent les jeunes poulets : un magma de duvet, de pattes, d'ailes minuscules et de becs gourmands. Quand la sœur aperçoit la visiteuse, elle pousse un petit cri.

— Oh ! Excusez. Vous m'avez fait peur, madame. Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ?

Visiblement, elle ne l'a pas reconnue.

Dans le piaillage des poulets, il faut hausser le ton pour s'entendre et, d'une voix forte et claire, Irène entonne une chanson que, souvent, elle chantait avec les religieuses, à la veillée.

*... Quel plaisir de vous revoir
Au foyer de la famille
Un paisible feu pétille...
Bonsoir, bonsoir, bonsoir.*

Surprise, sœur Marie-Paule fait les yeux ronds et bafouille un peu.

— Quoi ? C'est bien vous ? Sœur Irène ?

— Irène, seulement Irène, à présent.

Sœur Marie-Paule laisse tomber son écuelle dans la poche de grain.

— Notre pinson a perdu ses plumes, à ce que je constate. Que s'est-il passé, pour l'amour ? J'ai manqué un épisode ?

— Si vous saviez...

— Vous allez tout me raconter, mais pas ici : les poulets jacassent trop fort. Donnez-moi le temps de terminer ma distribution. (*Elle remplit les derniers godets et range son petit chariot.*) Allons à la cuisine d'été, je vous servirai une limonade. Il fait si chaud... Je dois, à tout moment, revenir donner de l'eau à mes poulets et arroser les jardins... Du travail constant qui me retient ici depuis les derniers jours. J'ai perdu le fil de l'actualité de la maison mère.

Ombragée par de hautes épinettes, fenêtres grandes ouvertes, la cuisine d'été offre une relative fraîcheur. Sœur Marie-Paule s'évente avec un prospectus présentant les plus récents modèles de machinerie agricole. Puis, elle retire son tablier qu'elle accroche sur un clou, près de la porte. Son beau visage rouge, rondouillard, toujours souriant, s'approche d'Irène et lui colle une grosse bise sur la joue.

— Ma fille, vous êtes méconnaissable. Sans la robe noire et les nombreux dessous, vous me paraissez tout amaigrie. Mais en même temps, de vous voir en cheveux et dans ces couleurs... on dirait que vous avez rajeuni.

Elle se lave les mains et verse la limonade sur des glaçons, puis tire une chaise, près de la table.

— Vous avez perdu la vocation et votre sourire aussi, on dirait. Que se passe-t-il ?

— J'ai besoin de votre aide.

— Racontez-moi tout, sans crainte.

Ah! Cette bonne sœur Marie-Paule, une vraie mère. Irène sait qu'elle peut compter sur elle et, d'un trait, lui relate les funestes effets de la rumeur semée par la petite Flora.

— Vous comprenez, à présent, peu importe ce qu'il adviendra de moi, je veux absolument savoir ce qui est arrivé à sœur Adèle.

— La pauvre enfant... Vous frappez à la bonne porte. Je sais très bien quel sort elle a connu.

Irène avale de travers la gorgée froide et amère, et croise les mains. À voir l'attitude de la sœur, la suite sera pénible.

— Dites-moi, je vous en prie.

— Bien sûr, mais auparavant vous prendrez bien un peu de sucré.

Elle lui tend un plateau sur lequel sont joliment disposés des carrés de sucre à la crème blanc, spécialité de la sœur Gâteau. Ce sucre à la crème fond dans la bouche et laisse un velours sur la langue.

Comme une poule sur son nid, sœur Marie-Paule remue un peu l'arrière-train sur sa chaise pour rajuster sa posture.

— Imaginez-vous donc qu'elle est arrivée ici la semaine dernière, aux petites heures du matin. Elle avait fait tout le trajet à pied entre le couvent et la ferme. Un bon trois quarts d'heure. Bon, ce n'est pas la mort d'un homme, vous me direz, mais son état m'inquiétait. À cinq heures du matin, moi, j'étais déjà debout.

Sœur Adèle était entrée sans frapper, en tornade, apeurée, et avait refermé viteement la porte derrière elle. Elle sanglotait, tremblait,

disait qu'elle était poursuivie. «Aidez-moi! Cachez-moi!» étaient à peu près les seuls mots qu'elle arrivait à aligner. Un désordre complet régnait dans sa tête et dans son costume. À voir sa robe et sa guimpe maculées de boue, son visage aussi, on devinait qu'elle avait dû tomber. Sœur Marie-Paule lui avait apporté des linges et une bassine pour la débarbouiller. Puis, dans le petit séjour, elle l'avait fait asseoir dans le fauteuil le plus confortable. La pauvre novice s'y était affalée et, son souffle repris, avait parlé de son bréviaire perdu, quelque part, en chemin. Elle répétait: «Mon bréviaire... Il m'a abandonnée. C'est ma faute...», et elle s'était mise à pleurer de plus belle.

— Justement. Je m'en souviens, intervient Irène. Quelqu'un a dit avoir retrouvé ce bréviaire près de la berge, en ville, et j'ai cru alors qu'elle avait sauté dans les eaux ou y était tombée.

— Je lui ai offert un bon lait de poule. Ah! Je la connais, la petite, si fragile, si sensible... et la douceur d'un lait de poule, ça vous reconforte jusqu'au fond de l'âme. Eh bien, elle a repoussé la tasse. Du fromage, des pâtisseries, du thé... Rien, elle ne voulait rien. Et je lui demandais sans cesse: «Qu'y a-t-il? Qu'avez-vous donc?» Elle a répondu: «Ce qui se passe au couvent reste au couvent.» Puis elle s'est tue. Quand je lui ai dit que j'appellerais à la maison mère pour aviser la supérieure, elle a réagi si vivement que j'ai cru qu'elle tomberait en pâmoison. Rageuse, elle m'a interdit de toucher au téléphone. Qu'est-ce que je pouvais faire? Je l'ai enveloppée d'une couverture et elle est restée prostrée, en état de choc, toute la journée. Peut-être qu'elle a fermé l'œil, je n'ai pas pu la surveiller tout le temps à cause de mes poules et des jardins. Quand je suis revenue, en fin d'après-midi, elle pleurait en silence.

En fin de journée, les hommes étaient rentrés de l'étable et avaient remarqué cette petite âme recroquevillée dans le fauteuil. Ils avaient posé des questions, auxquelles sœur Marie-Paule avait

répondu par des haussements d'épaules et en secouant la tête avec découragement. On s'apprêtait à souper. Après être passé au lavabo, Adam s'était installé quelques instants près d'elle, au séjour, pour tenter d'en tirer quelque chose.

— Ne me demandez pas ce qu'il lui a dit mais, première nouvelle, il nous la ramène dans la cuisine, en la tenant par le bras, pour souper avec nous. Vous savez, ce nouvel homme engagé, c'est un cœur sur deux pattes. Ah ! Mon bel Adam ! Plein d'entregent, de si belle humeur, dans ses bons jours, avec un mot sympathique dès le matin, et un sourire qui ferait fondre la calotte polaire. Notre petite a mangé sa soupe et un bol de bouilli. Je l'examinais souvent. Elle gardait sa mine triste. Nous étions six à table et personne n'osait plus parler quand Adam s'est mis à nous raconter des blagues au sujet des aumôniers : comment s'appelle l'aumônier des toilettes ? La bécosse. Celui des gros ? La bédaine. L'aumônier des musiciens ? La bémol.

Irène esquisse chaque fois un sourire. La limonade et ces blagues à deux sous lui remontent le moral. Sœur Marie-Paule s'interrompt, se lève et rapporte bien vite une assiette pleine de biscuits et de galettes : des pâtisseries qu'Irène reconnaît.

— Servez-vous, servez-vous. Il en savait plusieurs, des blagues comme ça. On riait un peu, tout en surveillant la réaction de sœur Adèle qui gardait les yeux sur son plat. Quand Adam a lâché la dernière : « Comment se nomme la mère des écuries ? », on a tous haussé les épaules. Lorsqu'il a donné la réponse, tout à coup, sœur Adèle s'est mise à rire, rire, d'un rire contagieux qui a surpris et contaminé tout le monde. Elle en pleurait et s'épongeait les yeux avec sa serviette de table. « La merde en tas ! » Ah ! Excusez-moi, j'en ris encore, moi aussi. La mère Danta !

Ce n'est pas tant la blague qui fait sourire Irène, mais la physiologie de sœur Marie-Paule, rouge et luisante, lèvres closes, du rire et du biscuit plein la bouche, les épaules et le ventre tressautants. Après avoir avalé sa bouchée et repris son souffle, elle poursuit :

— Toujours qu'après quelques hoquets, elle a admis : «Je vais manquer de charité, mais c'est ainsi que je vois notre supérieure, à présent.» Je vous dis que ça nous a coupé le sifflet raide net. Ce n'est qu'après cette anecdote qu'elle s'est ouvert le cœur et nous a raconté cette histoire de fausse accusation concernant un cas d'inversion entre elle et vous. Elle avait été victime d'abominables mensonges. Qu'est-ce que vous en pensez ? Je ne suis pas naïve et pas née de la dernière ondée. Je l'ai crue, cette pauvre chouette, d'un bout à l'autre.

De plus en plus impatiente, d'un petit signe de la main, Irène demande la suite, et l'autre poursuit :

— Parfois, on méjuge les sœurs converses. Nous n'avons accès ni à la direction, ni au gouvernement de la communauté, ni à la formation des novices. On nous confine aux tâches domestiques et aux travaux manuels, mais moi, vous comprenez, même si je viens d'un milieu bien modeste, je n'en suis pas moins instruite et j'ai un assez bon jugement. Justement parce que je ne cherche pas à grimper dans la hiérarchie, je ne me suis jamais laissé influencer par la nouvelle supérieure. Avez-vous remarqué à quel point les autres lui mangent dans la main ? Une dictatrice. Pas étonnant que les élèves l'aient surnommée «la Sainte-Fureur». Jamais je n'aurais imaginé que cette affaire nous enlèverait de futures religieuses talentueuses et exemplaires. Et dire que mère Saint-Elzéar comptait tant sur vous. Vous nous quittez, donc. Une si bonne recrue qui nous file entre les doigts...

— Oui, j'abandonne la vocation. Mais dites-moi enfin pour sœur Adèle.

— Pas de souci. Même si je n'ai pas de pouvoir de gouvernance, j'ai pris une décision, ce soir-là, et lui ai dit de rester à la maison d'été pour la nuit. J'ai téléphoné tout de suite à ses parents, qui sont venus la chercher le lendemain. Je ne peux vous dire, par contre, quels seront ses choix d'avenir. Elle était si confuse et s'en faisait beaucoup pour vous.

Elle se lève et va au petit secrétaire, dans l'autre pièce, pour revenir avec un carnet d'où elle tire une feuille sur laquelle elle a recopié une adresse.

— Voilà. Écrivez-lui chez ses parents, à Albanel. Elle sera rassurée.

Sœur Adèle, bien vivante! Quel soulagement! La limonade a soudain meilleur goût et le pouvoir de dissoudre toutes les boules d'angoisse. Ces derniers temps, dans sa gorge et dans son ventre, il en pousse comme des choux.

— Pourquoi notre supérieure n'a-t-elle pas voulu me dire où elle était? Pourquoi m'avoir laissée me dévorer d'inquiétude et d'angoisse? s'indigne Irène.

— La raison en est bien simple: parce qu'elle ne le savait pas. J'ai attendu trois jours avant de le lui annoncer.

— Pourquoi?

— J'ai voulu, moi-même, la laisser se ronger les sangs quant au sort de cette pauvre âme. Au fond, la dégradation de la situation incombait à cette supérieure dictatrice. Soit! J'ai manqué de charité et ai voulu lui faire payer les conséquences de ses décisions. Si j'avais su le tort que je vous causais... Je m'en repens et je m'en confesse.

Irène pose son visage dans le creux de ses mains, découragée par ces petites guerres et ces sournoises vengeances dans un milieu où on prône l'amour, l'entraide et la miséricorde.

— Me pardonneriez-vous? implore sœur Marie-Paule en la voyant dans cet état.

Irène hoche la tête.

— Oh! fait sœur Marie-Paule en regardant l'heure et en se relevant. Le temps passe et le travail attend! Les œufs à ramasser et à entreposer, les jardins à sarcler, les repas... Habituellement, j'ai de l'aide, mais pour mal faire, sœur Sainte-Hélène, qui devait venir m'aider tout l'été, a été rappelée près de sa mère mourante, et comme jamais une sœur ne part seule, on a mandaté sœur Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus pour l'accompagner. La plupart des autres converses qui auraient pu me prêter main-forte s'en sont allées à l'ermitage pour de petites vacances.

Tout en parlant, elle sort ses paniers de la dépense et remet son tablier.

— Après, je dois aller porter le dîner aux hommes. Vous pouvez attendre ici, si vous désirez que nous goûtions ensemble la soupe aux légumes qui mijote.

— En fait, j'ai toute la journée devant moi. Si cela vous agrée, laissez-moi donc m'occuper du repas que j'irai porter moi-même aux champs.

— Ah! Dieu m'a entendue. Vous seriez tellement aimable. Avec cette température de fournaise, je me demandais si je passerais la journée. Ces temps-ci, j'ai de telles bouffées de chaleur que je crains de m'évanouir.

Irène souhaite aider la bonne sœur, bien sûr, mais aussi aller rencontrer le mystérieux Adam Duverger pour l'observer et,

éventuellement, s'entretenir avec lui. Sœur Marie-Paule la remercie et lui indique d'abord où s'installer. Irène va déposer sa valise et ses effets et lui dit à plus tard.

Tout en apprêtant les victuailles, Irène avale avec appétit plusieurs bouchées. Elle se surprend même à fredonner en préparant les sandwiches au poulet et aux œufs. Suivant les consignes que lui a données sœur Marie-Paule, elle complète le repas avec du fromage, du saucisson, des galettes d'avoine, une gourde d'eau et du *Saguenay Dry* : ils en auront suffisamment pour se sustenter et tenir jusqu'au souper. Elle n'oublie pas quelques mouchoirs propres, enveloppe le pique-nique dans une nappe placée au fond d'un grand panier et prend la clé des champs.

Lorsqu'elle approche des machines agricoles, elle reconnaît M. Gaudreault conduisant le tracteur, puis Émilien, au sol, accrochant les vailloches au bout de sa fourche qu'il hisse haut pour les charger sur la charrette. Avec effort, il les pousse sous les jambes d'un troisième homme. Celui-là, les deux mains agrippées à la ridelle, pilonne de ses pieds dansants, sans ménagement, les bottes de foin. C'est lui : Adam Duverger, un grand et nerveux gaillard, le visage rougeaud et ruisselant, la tête sans couvre-chef, les cheveux blondis par le soleil, assez longs pour tenir en une queue basse, les épaules découvertes et bronzées, un maillot de corps trempé de sueur. Il garde la cadence.

Une belle scène, presque émouvante, que la vaillance de ces hommes qui s'activent sous cette chaleur. Au moment même où elle arrive tout près, Adam lève la tête et l'aperçoit ; le joli spectacle prend soudain une étrange tournure. Adam passe le revers de son gant sur son front, chancelle, s'écroule et tombe de la charrette.